EAE BRE 2



SESSION 2023

AGREGATION CONCOURS EXTERNE

Section: LANGUES DE FRANCE

Option: BRETON

COMMENTAIRE EN BRETON

Durée: 7 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Il appartient au candidat de vérifier qu'il a reçu un sujet complet et correspondant à l'épreuve à laquelle il se présente.

Si vous repérez ce qui vous semble être une erreur d'énoncé, vous devez le signaler très lisiblement sur votre copie, en proposer la correction et poursuivre l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, vous devez la (ou les) mentionner explicitement.

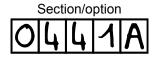
NB: Conformément au principe d'anonymat, votre copie ne doit comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé consiste notamment en la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de la signer ou de l'identifier. Le fait de rendre une copie blanche est éliminatoire.

INFORMATION AUX CANDIDATS

Vous trouverez ci-après les codes nécessaires vous permettant de compléter les rubriques figurant en en-tête de votre copie.

Ces codes doivent être reportés sur chacune des copies que vous remettrez.

E A E







Commentaire en breton d'un texte littéraire inscrit au programme

En vous appuyant sur leurs versions bretonne et française, vous commenterez, en breton, les trois poèmes ci-dessous dont Pierre-Jakez Hélias est à la fois l'auteur et l'autotraducteur.

Pierre-Jakez Hélias, *A-berz eur béd all / D'un autre monde*, Limoges, Lambert-Lucas, 2012 [Rennes, Ouest-France, 1991 pour la première édition], p. 144-145, 438-439 et p. 452-455.

« Frankiz » (Ar mên du, 1974)

Ne skrivan ket hoh ano war voger Re vraz aon 'm-eus d'ho prenna en trap Eur wechig all c'hoaz, ma frankiz din-me, Evid deoh mervel dre bep lizerenn Evel ma rit pa stag an heol koz Da ziskouez penn-da-benn da relegenn War dalbenn-meur ar briz-savaduriou E-leh m'ema o tizeha Treinded Touellweliou ar Béd.

Mil ha mil gwech diboell neb a houlenn E frankiz o korna da bep korn He goulenn groñs evel e wir touet Hag eñ o veza tad ha mamm dezi Ha padal e tiwan-hi 'n e greiz Hep galloud d'a zen d'he skarza kuit Ma ne denn ket eñ er-mêz he gwriziou, Disakr ma 'z eo.

Gand eur haer a vilienn-drêz
Dre zigouez erru a-dreuz ar hantvedou,
Kaled ha flour e-giz ar feiz,
E-unan-penn e-touez milierou,
Gand eur haer a vilienn-drêz
E doare-tre da drei da labous
Ma skriv hoh ano dre nij er hoummou
Ha dao war e lerh d'en em veuzi ennañ
Kerkent ma stag d'en em zispenn dre m'en em ra,
Frank ha ma 'z eo da nompaz beza,
Ken frank ha me da vond dioutañ.

Euz peseurt ano ez eus keal?

(27/12/72)

« Liberté » (*La pierre noire*, 1974)

Je n'écris pas ton nom sur les murs, J'ai trop peur de t'enfermer au piège Une fois de plus, ma liberté, Pour que tu meures en toutes lettres Comme tu fais quand le vieux soleil Fait surgir tout du long ton cadavre Au fronton des tristes monuments Où se dessèche la Trinité Des illusions du monde.

Mille fois insensé qui demande Sa liberté à tous les échos, Qui la réclame pour son droit dû Alors qu'il est son père et sa mère, Alors qu'elle germe au fond de lui Sans que l'on puisse l'en arracher S'il ne la déracine pas lui-même, Le mécréant.

Avec un beau galet de grève,
Par hasard venu au travers des temps,
Dur et poli comme la foi,
Tout seul parmi des milliers d'autres,
Avec un beau galet de grève,
Tout prêt à devenir oiseau,
J'écris ton nom au vol sur les vagues
Et je le suis pour me noyer dedans
Dès qu'il commence à se défaire en se faisant,
Libre qu'il est de ne pas être
Autant que moi de l'oublier.

De quel nom s'agit-il déjà?

(27/12/72)

« An dirochedet » (Amsked, 1991)

« Neb a gomz e yez, hini all ebed, n'eus dezañ nemed eur roched, setu ne hell he gwalhi morse. Ken brao en em zil enni c'hwez e gorv ma teu erfin da veza eun eil krohen, muioh a-ouenn eged an hini kenta.

Neb a gomz liez yez, hennez zo gouest da jeñch roched ken aliez hag ezomm. Ne zeu hini ebed outo, avad, a-benn da beurgas e hwez dezañ, seh ha glaz.

D'an den eüruz n'eus ket an disterra penn roched. En em ziwall a ra da gomz p'en em vag diwar e eurvad. A-walh dezañ e zaoulagad d'ober fest a-bouez tevel. »

Piou a lavar kement-se?

Eur barz gouezeleg war gaiou Roterdam – dizoñjet ganin e ano –, ni oll en-dro dezañ, e vreudeur ha kendirvi tramor, eun ene deom hepken evid c'hweh bro.

Er-mêz eur pôtr e-unan, dianket bremaïg en enezeg-se, givri ha gwerniou a-bik warni, e leh ma weler o kas eur ged kounnaret, chas-red ha chasporz war eun dro, bagouigou-tan o c'hoari mouchig-dall. Penaoz e hello direustla ar strobad-se, hennez ?

Ni oll en-dro d'ar Gouezel e zaoulagad glazdour, o pleustri m'emom da drei e gentel, pep hini en e yez hinidig, o klask dastum al lapous digloret ennañ er roched nemeti a zo stag ouz or horv ha ma'z om badaouet gand he c'hwez muioh eged biskoaz.

Pa zeu d'adkaved ahanom, war an diwez, an dianket en despet deom – en despet dezañ n'eo ket – ni a zell outañ o tond, sonnet war on treid.

War e vruched noaz ema.

Le déchemisé (Clair-obscur, 1991)

« Qui parle sa langue et nulle autre n'a qu'une chemise et ne peut donc la laver. L'odeur de son corps la pénètre si bien qu'elle finit par devenir une seconde peau, plus vraie que la première.

Qui parle plusieurs langues, celui-là peut changer de chemise aussi souvent que besoin est. Mais aucune d'elles ne peut sentir son odeur à lui tout à fait.

L'homme heureux n'a pas le moindre bout de chemise. Il se garde bien de parler quand il se nourrit de son bonheur. Ses yeux lui suffisent pour festoyer à force de silence. »

Qui parle ainsi?

Un barde gaélique sur les quais de Rotterdam - j'ai oublié son nom -, nous tous autour de lui, ses frères et ses cousins d'outre-mer, une seule âme en nous pour six pays.

À l'exception d'un gars tout seul, égaré tout à l'heure dans cet archipel hérissé de grues et de mâts où l'on voit patrouiller rageusement, chiens de chasse et de garde à la fois, des petits vapeurs qui jouent à colin-maillard. Comment pourra-t-il débrouiller cet écheveau, celui-là?

Nous tous autour du Gaélique au yeux pers, appliqués à traduire sa leçon, chacun dans la langue de sa naissance, à vouloir recueillir l'oiseau qui vient d'éclore en lui dans la seule chemise qui nous tient au corps, en ce jour, et dont l'odeur nous enivre plus que jamais.

Quand il finit par nous rejoindre, l'égaré malgré nous – mais non pas malgré lui, le bougre ! – nous le regardons venir, pétrifiés.

Il a le torse nu.

« Heol e houg trohet » (Amsked, 1991)

Aze ema, dirazañ [sic : dirazon], sanket e gwiad ar vrumenn, re-bar d'eur boton flamm. Ne dalvez ket kalz ar gwri, derhel a ra e-unan krog.

Flammder eun tan ma tiskouez beza grêt diwarnañ penn-da-benn, padal ne dôl ket eun elfenn outañ er-mêz euz e beurgantenn, evel treset gand eur helhier.

Heb an disterra bann da zistrempa e nerz en ehonder eun oabl fetiz, dizamant-dreist, evid doare, da gaoud anezañ en e greiz.

Gantañ e-unan e ra ma oll dremmwel, dastumet e-neus peb tra en e dan, frapa 'ra ahanon gantañ, anad eo e-neus c'hoant d'am lonka. Penaoz 'ta! D'al loar eo e tigouez lonka an douerien-doue. Ha n'on ket unan outo.

N'eus din d'en me zivenn, em deñvalijenn, nemed skeud ma dorn savet ganin dirazañ, bizied digor, dispartiet, reutêt evid klask e lodenni. Eur wech dibeziet e kollfe kalz a halloud.

Seurt gwastell, avad, n'eo ket da veza rannet. Ne dalvez ket, a-hend-all, mond d'e stolia gant eskemm ar rolladou. Me ar wastell, eñ ar geol ramzel. A-drugarez piou ? Gwelet 'vo.

*

En em zivenn a ra ivez an douar, fall a-walh evelato. Eur bodad gwez bennag a nah mond da netra. N'int gouest nemed da jom displann war neuñv dindan ar roñfl, o gwriziou steuziet.

Ha n'eo ket an nebeud dourennou morlivet, a-stlej izelloh, a oufe o eoria tu-bennag. En em dennet e-neus kuit an douar dre oll.

Nag ar skourrou noaz, eskern heb a gig, fuill-difuill er henta hed-gwel, sunet ma'z int gand ar fornez difiñv ha lonteg, asur dezi dond a-benn euz he zôl.

Ni ranko mond ganti oll, mond d'echui er genou tan-ze. Ha peseurt ivern a zo a-dreñv? Pe peseurt netra? Santoud a ran ma horv heb a bouez. Ha ma fenn arguzer en em lez da vond. Penaoz e vez laret dija? Skrivet eo.

*

Salvet on gand ar vrumenn o stankaad war eun tôl hag o loha da zeziza an euzvil re asur dezañ beza ollhalloudeg. A-walh eun arsaill berr eviti d'e ziverka. Setu m'ema diazezet en he hov. Dond a ra da breiz evel-se ar preizer war e veno.

Deut mad-dreist ar vrumenn d'am difrapa diouz an teoghun. Rentet on d'am boud. Bez' e hellan serri ma daoulagad, torret peb aon. Eun tôl-skrij hir, setu m'emaon frankizet penn-da-benn. Startêt an douar dindan ma zreid.

War ribl yeuniou Redon emaon, e-kreiz ar goañv. Pebez foll a vroud e-neus tennet ahanon war an tu-ze! Teñval ar béd, yen a ra. Biskoaz n'em-eus bevet ken brao amzer.

« Soleil cou coupé » (Clair-obscur, 1991)

Il est là, devant moi, planté dans le tissu de la brume comme un bouton éclatant. A quoi bon chercher la couture, il tient tout seul.

Éclatant d'un feu dont il semble être fait tout entier, mais dont il ne dispense pas une étincelle en dehors de sa circonférence parfaite, comme tracée au compas.

Sans le moindre rayon pour diluer sa force dans l'immensité d'un ciel épais, souverainement indifférent, semble-t-il, à sa présence en son sein.

À lui seul, il est tout mon horizon, il a tout ramassé dans son feu, il me tire à lui avec l'évident désir de m'avaler. Comment donc ! C'est à la lune qu'il appartient de gober les blasphémateurs. Et je n'en suis pas un.

Je n'ai pour me défendre, dans mon obscurité, que l'ombre de ma main que je dresse devant lui, doigts ouverts, écartés, raidis, pour tenter de le diviser. Mis en quartiers, il perdrait de sa puissance.

Mais un tel gâteau ne se partage pas. Inutile, d'ailleurs de vouloir le conjurer en renversant les rôles. C'est moi le gâteau, lui la gueule géante. À la grâce de qui ? Je verrai bien.

*

La terre se défend aussi, mais assez mal. Quelques massifs de bois sombres luttent contre l'anéantissement. Ils ne peuvent que flotter vaguement sous l'ogre, leurs racines évanouies.

Et ce n'est pas quelques trainées d'eau blafardes, plus bas, qui sauraient les ancrer quelque part. La terre s'est dérobée de partout.

Ni les branches nues, ossatures sans chair, qui s'échevèlent au premier plan, aspirées par cette fournaise immobile et gloutonne, sûre d'en arriver à ses fins.

Nous devrons y passer tous, finir dans cette bouche de feu. Et quel enfer derrière ? Ou quel néant ? Je sens que mon corps n'a plus de poids. Et ma tête raisonneuse se laisse aller. Comment dit-on déjà ? C'était écrit.

*

Je suis sauvé par la brume qui s'épaissit d'un seul coup et se met en mouvement pour sonner l'hallali du monstre trop assuré de son omnipotence. Un bref assaut lui suffit pour l'effacer. Le voilà digéré dans son ventre. Ainsi devient proie qui se croyait prédateur.

Bienvenue la brume qui m'arrache à l'hypnose. Je suis rendu à mon être. Je peux fermer les yeux, toute crainte abolie. D'un long frisson, je me libère tout à fait. La terre s'est affermie sous mes pieds.

C'est au bord des marais de Redon, ce coup-là, au cœur de l'hiver. Quelle folle inspiration a bien pu m'attirer par là ! Il fait noir, il fait froid. Jamais je n'ai vécu plus beau temps.